

# AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste  
pour la guerre sociale*

.....  
# 34 – 15 octobre 2020



## | La tyrannie de la flexibilité |

« *L'homme moderne s'est déjà dépersonnalisé si profondément qu'il n'est plus assez homme pour tenir tête à ses machines. L'homme primitif, faisant fond sur la puissance de la magie, avait confiance en sa capacité de diriger les forces naturelles et de les maîtriser. L'homme post-historique, disposant des immenses ressources de la science, a si peu confiance en lui qu'il est prêt à accepter son propre remplacement, sa propre extinction, plutôt que d'avoir à arrêter les machines ou même simplement à les faire tourner à moindre régime.* »

Lewis Mumford, 1956

**R**ésumer une époque, en décrire les traits généraux et distinctifs, pénétrer dans les rapports sociaux qui la régissent est peut-être une tâche impossible. Cela pourrait même, comme c'est très souvent le cas dans les œuvres d'historiens, d'anthropologues, de sociologues et consorts, revenir à une approximation faussée, à des généralités qui font abs-

traction du jeu vivant entre sociétés, communautés et individus. En d'autres mots, parler de la *culture* d'une certaine époque risque fortement de laisser dans l'ombre les individus qui s'en détachent, qui s'en séparent, qui mènent ou cherchent à mener une vie autre, différente. Cependant, l'individu humain n'est pas exempt d'une propension à l'assimilation des comportements des autres, ni à un terrible grégairisme qui peut le transformer en esclave docile ou en soldat féroce. Dès lors qu'on parle de la culture d'une époque, d'un regroupement humain, on parle forcément en termes de majorités, même s'il ne faut jamais oublier que tout individu, même le plus grégaire, même le plus conforme aux comportements dominants, est à son tour traversé par de nombreuses contradictions, qu'il peut aussi être tenté au détour d'une déception ou d'une occasion, d'échapper à la règle et de faire exception. L'histoire regorge d'exemples sur comment un comportement accepté comme

## SEPTEMBRE 2020

9/9, Pierrelatte (France).

Dans la Drôme, l'antenne de téléphonie mobile *Free* située non loin de la centrale nucléaire du Tricastin est sabotée en cisailant les câblages qui relient l'antenne au réseau et à la fibre optique.

15/9, Feurs (France).

Dans la Loire, deux containers à poubelles déplacés devant l'agence d'interim *Ergalis* puis incendiés, brisent deux vitres et sa porte d'entrée.

15/9, Barcelone (Espagne).

La porte d'entrée du siège du journal fasciste *Metropoli Abierta* est réduite en morceaux, avec les tags squat et « *La presse vise, la police tire* » laissés à côté. « *On ne peut contrôler ce qui est sauvage Mort à l'Etat et vive l'anarchie* », conclut le communiqué.

15/9, Athènes (Grèce).

Dans le quartier de Faliro, les vitrines d'un supermarché *Lidl* sont brisées en solidarité avec les squats et le projet Liebig34 à Berlin, sous menace d'expulsion.

16/9, Alençon (France).

Dans l'Orne, les trois grandes vitres du siège départemental du *Rassemblement National* sont défoncées à coups de masse.

16/9, Leipzig (Allemagne).

Une voiture de sécurité privée part en fumée dans le quartier de Lindenau en solidarité avec les anarchistes perquisitionnés à Berlin et à Athènes et avec les *Trois du Banc public* toujours en procès à Hambourg. Plus tôt s'était déjà produite une manifestation sauvage solidaire où deux bagnoles de la police municipale avaient eu leurs vitres brisées.

norme générale, dominant effectivement les coutumes et les mœurs d'une société, a souvent de nombreux contre-feux, plus cachés, plus clandestins et cependant tout aussi constitutifs de la société. Pour ne prendre qu'un exemple facile : quand, avec l'avancée de l'industrialisme capitaliste, la famille nucléaire tend à s'imposer comme modèle (d'abord au sein de la bourgeoisie, puis dans les autres couches de la société), de nombreuses pratiques se développent à côté, voir contre, le modèle du mariage, pierre angulaire de la famille nucléaire patriarcale. Il s'agit de toujours garder en tête qu'aucun descriptif général d'une époque ne peut prétendre à l'exhaustivité, ni au niveau de la société, et encore moins au niveau de l'individu.

Cette prémisse semblait nécessaire pour qui entend à présent esquisser, avec les conséquences ravageuses pour l'idée, pour le rêve, de l'être humain libre, de la mentalité contemporaine, celle qui est en passe de dominer les rapports et les individus. Les modifications et les changements au niveau économique, technologique et social ont en effet pris désormais une telle vitesse que toute tentative de description pourrait se révéler encore plus vaine que jamais. C'est un peu comme les économistes les plus lucides (et il faut bien chercher pour en trouver parmi ces charlatans de l'utilité) qui ont renoncé depuis au moins deux décennies à émettre encore des prévisions sur le développement économique, en se rendant compte que la vitesse de changement est telle, que toute prévision, déjà discutable auparavant, n'est plus que pure spéculation. Cela n'empêche pas leurs spéculations de produire des effets notables, comme ceux qui pointent aujourd'hui la disparition des espèces, mais plutôt que de prévision, il s'agit de *self fulfilling prophecies* (*prophéties auto-réalisatrices*), un concept d'ailleurs né dans les sphères des économistes. Quoi qu'il en soit, les modifications dans les comportements quotidiens se diffusent et se généralisent tellement vite que nous n'aurons bientôt plus besoin de l'hyperbole critique dont se servait le philosophe allemand du siècle dernier pour mettre en garde contre la faillite *morale* qu'implique la technologisation du monde.

### *De la caserne à l'open space*

**A**près une première période de développement chaotique et sauvage de l'industrie qui ravageait ce qui

était généralement tenu pour immuable bien que cet état disposait lui-même d'une historicité, cette industrialisation faisait étalage de ses prouesses techniques tout en se révélant bien incapable de camoufler la misère et la détresse qu'elle générait à côté de ses mines et de ses usines, déclenchant en retour l'essor de courants politiques aspirant à une régulation. Que ce soit le socialisme, avec l'idée d'une économie planifiée en fonction des besoins de la société-État ; le libéralisme démocratique, avec l'idée d'une économie de marché régulée par un État-arbitre représentant les différents intérêts ; ou le fascisme, avec l'idée d'économie corporatiste : tous ces courants de masse cherchaient à donner des réponses aux assauts de la technique et aux bouleversements inédits qu'ils impliquaient. Le « vide moral » engendré par la déshumanisation des rapports sociaux allait recevoir, de droite comme de gauche, une réponse de caserne. Allant de pair avec la standardisation implicite induite par les techniques industrielles d'alors, les rapports sociaux devaient à leur tour suivre le même chemin. La société toute entière allait commencer à ressembler à une vaste caserne qui n'aurait plus rien à envier au conformisme des sociétés paysannes précédentes, grâce à une culture d'uniformisation qui a pris son envol pendant et après la Deuxième Guerre Mondiale. La consommation de masse était alors conçue comme une force autrement plus puissante d'embrigadement, de nivellement et de cohésion. La mentalité de l'usine était une mentalité rigide, inflexible, aux horaires cadencés ne souffrant pas d'exception (pensons par exemple à l'éradication de la coutume du *Saint Lundi*). En échange d'une telle vie morne, un certain confort matériel pointait enfin à l'horizon de toujours plus de couches écrasées par la société industrielle.

Dans les années 70, cette mentalité finira par craquer et basculer, notamment sous l'assaut des inadaptés, des insatisfaits, des rêveurs et des jeunes rebelles, à la grande surprise des vieux révolutionnaires de caserne qui défendaient qu'en repeindre les murs pouvait suffire au bonheur de masse. Refus du travail (non-crétatif), refus des habitudes rigides, refus de la standardisation et de l'uniformité, refus d'une identité ancrée dans le lieu de production. Après avoir éliminé les relents subversifs contenus dans ces assauts, après avoir assassiné, enfermé et brisé les minorités révolutionnaires souvent encore tributaires de ces théories de caserne

18/9, Fenouillet (France).  
En Haute-Garonne près de Toulouse, *Des spectres qui hantent l'Europe* incendie une antenne de téléphonie mobile en « *Solidarité avec les travailleuses en lutte et les inculpées de la 5G, de Lons le saunier, Mulhouse, Lille et du Jura* »

18/9, Romainville (France).  
En Seine-Saint-Denis, *Des Banlieusardes vénères* détruisent les vitres d'un espace de vente de l'entreprise immobilière ALIOS. « *Pavés et feu pour la ville des riches !* » dit notamment la revendication.

19/9, Cavaillon (France).  
Le centre de recherche de *Saint-Gobain*, qui développe des produits pour la Défense et a pour actionnaire une des familles les plus riches du Chili reçoit deux dispositifs incendiaires. Les 200 employés sont évacués et des démineurs envoyés sur place. Revendiqué en « *Solidarité avec les prisonnières de la révolte au Chili* » et les anarchistes « *Monica et Francisco* ».

20/9, Brême (Allemagne).  
Une voiture de l'entreprise *Hansestadt Bremen Immobilien* part en fumée dans le quartier de Neustadt en solidarité avec les squats expulsés la veille à Leipzig.

21/9, Roubaix (France).  
Dans le Nord, un mat de vidéosurveillance est détruit en deux temps : incendie à son pied puis meulage sauvage.

21/09, Berlin (Allemagne).  
Jets de pierre et de peinture contre le bureau du parti des *Verts* en solidarité avec le projet anarcha-queer-féministe Liebig34 menacé d'expulsion à Berlin. Revendiqué par *Quelques*

*malfaiteurs/trices autonomes.*

22/9, Paris (France).

Une bagnole du corps diplomatique est incendiée dans les beaux quartiers. Revendiqué par *Anarchistes*, notamment en solidarité avec les incarcérés et inculpés dans l'opération policière italienne *Scripta Manent*.

22/9, Besançon (France).

A l'occasion de l'incarcération d'un anarchiste accusé d'incendies d'antenne-relais pendant le confinement, on apprend que non seulement deux d'entre elles étaient parties en fumée le 10 avril à Salins-les-Bains (Jura), mais aussi une autre à Besançon sur le Fort de Brégille le 27 mars.

23/9, Lorient (France).

Dans le Morbihan, un mineur présenté au juge des enfants parvient à s'évader en sautant par une fenêtre du Palais de justice avant de disparaître dans la nature.

23/9, Toulouse (France).

Une antenne de téléphonie mobile *Free* est incendiée dans le quartier de la Croix-Daurade. « *Nous exprimons aussi un message de solidarité aux inculpé.e.s de la lutte contre l'exploitation du vivant* » conclut le communiqué.

23/9, Marmagne (France).

En Saône-et-Loire, un cabanon de *Colas*, filiale du constructeur de prisons *Bouygues*, est incendié. Il y a trois semaines, c'est un engin de chantier de l'entreprise qui avait été détruit par les flammes..

23/9, Montereau-Fault-Yonne (France).

En Seine-et-Marne, dans le

(marxisme, léninisme, socialisme d'État,...), cet élan protéiforme allait connaître le triste sort d'être absorbé, une fois mutilé et amputé, au sein d'une vaste restructuration de la société dans son ensemble. Aujourd'hui, ce mouvement semble sur le point d'aboutir. Les anciens équilibres économiques ont été transformés, les mentalités incompatibles avec les nouveaux modèles de production ont été éliminées ou isolées, le sol pour faire pousser un autre capitalisme occidental a été fertilisé à coups de délocalisations, de démantèlement des grandes structures productives et de leurs corollaires politiques (syndicats, partis,...), d'automatisation, de redéfinition du rapport entre travail et hors-travail (en brouillant ses frontières), d'une certaine libéralisation des mœurs, etc.

La mentalité de caserne d'autrefois paraît en tout cas aujourd'hui plus rétrograde que jamais. La rigidité moraliste, basée sur les modèles chrétiens, a laissé place à un consumérisme où la marchandisation de tous les domaines de la vie, jusqu'au plus intime, est devenu la norme. Et la brutale accélération de ces profonds changements n'aurait pas pu se produire (sans provoquer, potentiellement, d'insurrections ouvrant les portes de l'inconnu), ils n'auraient pas pu avoir lieu sans l'introduction et la généralisation des technologies au sein de toutes les couches de la société.

### ***Une nouvelle mentalité dans un nouveau monde***

**C**ela vaut toujours la peine de le redire. L'industrialisme, les technologies, ne sont pas seulement responsables de la dévastation et de l'intoxication durable de la planète et de ses habitants. Ils induisent aussi une mentalité qui a le mérite paradoxal de présenter de nombreux aspects de liberté en les vidant complètement de l'intérieur, c'est-à-dire en les rendant incapables d'aspirer à la liberté. Un libéralisme fonctionnel qui est l'exact opposé du rapport anarchiste à cette dernière. Aujourd'hui, dans le monde nouveau, on ne parle par exemple pas de lieux de travail, mais d'*open spaces*. On ne parle pas de production, mais plutôt de *création*. On ne s'adresse pas à des employés mais à des *collaborateurs*. On ne cause pas obéissance, mais *participation*. Partout cette nouvelle mentalité, bien décidée à en finir avec les dernières places-fortes de l'industrialisme « à l'ancienne », fleurit, prend de l'essor, réunit ressources et capitaux pour faire « *disruption* » sur les marchés. Et cela change tout, cela chamboule tout. A une vitesse incroyablement élevée.

Qui aurait pensé que le petit plaisir coupable du samedi soir, après une dure semaine d'exploitation, de commander une pizza livrée à domicile allait devenir un modèle pour se nourrir en s'étendant à une infinité d'autres domaines ? Que le « luxe » de passer une nuit à l'hôtel allait se « démocratiser » jusqu'à transformer tous les appartements du monde en possibles suites hôtelières ?

Au risque de se fixer sur l'arbre plutôt que de voir la forêt, on pourrait dire que la technologie qui est en train de ravager le plus profondément ce qu'on croyait connaître de « l'être humain » et sa façon de se rapporter aux autres, est symbolisée par cette fine boîte métallique, à l'écran lumineux et tactile. Depuis sa généralisation, impossible de fixer un rendez-vous avec quelqu'un à l'avance. C'est bien trop rigide, cela ne rentre pas dans la flexibilité permanente à laquelle on est condamné (ou plutôt, qu'on est supposé aimer vivre comme un pauvre ersatz de la liberté). Difficile de compter sur un accord pris, car tout est sujet à une modification dernière minute, en urgence, en direct. Compliqué de garder un secret ou une situation honnête, car tout se partage, doit se partager, faute d'être asocial. Impossible de laisser planer le flou sur où on est, ce qu'on fait, car c'est la première question que l'écran ou l'interlocuteur nous pose avant de commencer ce qui passe désormais pour un dialogue.

On en oublierait presque que parler avec quelqu'un en face à face n'est pas la même chose que de prononcer des mots avec ou sur un écran, derrière lequel se trouve éventuellement un humain. Que se mettre d'accord avec quelqu'un ne signifie pas implicitement pouvoir modifier à la dernière minute par voie de cette maudite prothèse technologique ce qu'on s'était dit hier à peine. Nous avons oublié que passer du temps avec quelqu'un exclut la présence de ce fantôme qui s'immisce dans la relation à coups de bruits de rappel ou de luminosités changeantes. Nous avons oublié qu'il n'est pas possible de s'adonner à cette intense, parfois douloureuse, mais particulièrement humaine activité de réfléchir quand d'un instant à l'autre, comme un prisonnier dans sa cellule, le gardien-technologique peut faire irruption. Peut-être n'avons-nous pas oublié, mais avons-nous tout simplement renoncé, plus ou moins rapidement en fonction de notre pro-

quartier de Surville, révoltés par le réaménagement municipal du parc et ses caméras, une centaine d'émeutiers incendient cinq engins de chantier et une classe de la *Digitale Académie*.

23/9, Bobigny (France).  
En Seine-Saint-Denis, au moment d'entendre le délibéré du tribunal qui le condamnait à des mois de prison, un homme réussit à sauter par-dessus la paroi vitrée en s'appuyant sur le banc du box puis à filer vers la sortie sans être rattrapé.

23/9, Bradford (Royaume-Uni).  
Au cours de la nuit, une antenne-relais 5G est incendiée dans la rue Leeds Road.

23/9, Berlin (Allemagne).  
Les vitres d'une agence immobilière sont brisées dans le quartier Prenzlauer Berg.  
« *Transformer les expulsions en désastre* » conclut la revendication solidaire avec le projet Liebig34.

24/9, La Talaudière (France).  
Dans la Loire, deux véhicules de surveillants de la prison sont incendiés vers 2h du matin.

24/9, Wöllstein (Allemagne).  
La veille d'un rassemblement nazi, le véhicule appartenant à l'un d'entre eux est incendié devant son domicile.

24/9, Leipzig (Allemagne).  
Une pelleuse est incendiée sur un chantier effectué par l'entreprise *Hentschke-Bau*. Cette dernière a construit la nouvelle prison de Zwickau, explique la revendication de *Quelques autonomes*, qui concluent « *Pour un monde sans prisons* ».

25/9, Leipzig (Allemagne).  
Une camionnette du groupe immobilier *CG-Gruppe* est incendiée

en solidarité avec le projet Liebig34.

26/9, Avrainville (France).

En Meurthe-et-Moselle, le terrain de golf est saboté une première fois fin août en endommageant le système de programmation de son arrosage, puis directement en entaillant ses tuyaux.

26/9, Lüneburg (Allemagne).

Attaque incendiaire nocturne contre un commissariat. Un véhicule de police détruit et une policière légèrement blessée.

27/9, Hanovre (Allemagne).

Jets de peinture contre le siège du parti CDU et vitres brisées à l'Office des Etrangers. Actions revendiquées contre la politique migratoire des États.

28/9, Bath (Angleterre).

Dans le comté de Somerset, une antenne de téléphonie Orange part en fumée en solidarité « avec les six camarades arrêtés pour l'attaque incendiaire contre une antenne 5G de Orange/SFR, qui a brûlé dans la zone industrielle de Douai-Dorignies en France ».

28/9, Toulouse (France).

Trois voitures des vigiles des HLM du Groupement interquartiers de tranquillité et de sûreté (GITeS) sont attaquées pendant leur ronde dans le quartier du Mirail : pluie de pierres qui brisent les vitres, carrosserie à la barre de fer et molotovs qui en laissent une totalement hors-service et envoient les autres au garage.

28/9, Hambourg (Allemagne).

Un véhicule de police est incendié devant le commissariat dans la rue Altonarer Mörken, en solidarité avec les Trois du banc public et le projet Liebig34 à Berlin.

pension au gréganisme ou à l'adaptation, las et fatigués de résister encore aux sirènes et aux sollicitations du patron, de la famille, des amis qui vous veulent du bien.

Les quelques « maquisards » qui bannissent encore, ou qui cherchent simplement à limiter drastiquement, à diminuer la présence du collier électronique du téléphone portable, ont la vie dure. Pas seulement parce qu'ils doivent se plier en quatre dès qu'ils sont en attente d'un contact avec une institution, une entreprise, un propriétaire, un médecin quelconque (qui vont appeler quand et comment ça arrange), pas seulement parce que presque aucun boulot n'est désormais disponible sans être mis en communication permanente et obligatoire avec le patron et les collègues, pas seulement parce qu'ils passent à la trappe des invitations aux socialités diverses (fixées quasi exclusivement par le biais du fantôme, et bien sûr en dernière minute, tout en étant soumises à d'éternels changements d'heure et de lieu,...), pas seulement parce qu'ils risquent de perdre tout contact (à défaut de renouveler leur présence digitale, ils cessent d'« exister » aux yeux des autres).

Ils ont aussi la vie dure parce que ce n'est pas seulement la caserne ou le prêtre, pas seulement l'école ou le boulot qui leur font subir tout cela, mais aussi leurs proches. Ce sont aussi eux qui leur font subir la tyrannie de la flexibilité. Ce sont aussi eux qui les exposent à la soumission aux bits et aux bytes. Ce sont aussi eux qui leur imposent, parfois contre leur gré et contre leur (explicite) volonté, une fréquentation obligatoire et douloureuse du fantôme-gardien, qui tissent, bout par bout, chaîne par chaîne, le collier technologique autour de leur cou. Au nom de l'amitié, de la camaraderie, de l'amour, du partage, bien sûr. Et c'est là peut-être l'aspect le plus terrible. Comment faire comprendre à un ami que non seulement tu ne sais pas parler au téléphone, mais qu'en plus tu n'aimes pas du tout le faire ? Comment faire en sorte que ta colère, ta frustration, ton dégoût après un énième changement de rendez-vous par voie du fantôme-gardien ne passent pas pour une rigidité hautaine, une arrogance élitiste, une non-compréhension des soucis de l'autre ? Parfois, on peut avoir l'impression, parmi les derniers des Mohicans, que c'est peine perdue. Las de passer pour d'irascibles inflexibles, on finit par accepter de le devenir : infréquentables, trop rigides et « vraiment pas cools ».

Au début des années 90, un texte anarchiste nous mettait déjà en garde contre l'arrivée de la nouvelle mentalité forgée dans les laboratoires du pouvoir : souple, pauvre en contenu et basée « *sur l'ajustement à court terme, sur le principe que rien n'est certain mais qu'on peut tout adapter.* » Cette mentalité « *produit une dégradation morale dans laquelle la dignité des opprimés finit par être achetée et vendue contre la garantie d'une survie pénible* ». Là où « *tout collabore et concourt à construire des individus modestes à tous égards, incapables de souffrir, de trouver l'ennemi, de rêver, de désirer, de lutter, d'agir* », l'anarchisme, et les anarchistes, ne peuvent qui s'y adapter au prix de disparaître en tant que tels. Et c'est ce qui est peut-être en train de passer, même si on a dû mal à s'en rendre compte et qu'on en est réduit à invoquer une image aussi bête et limitée que celle de l'usage généralisé du collier communicatif pour l'illustrer. Comment des anarchistes ont-ils pu sérieusement diffuser il n'y a pas si longtemps une proposition comme celle de la connexion permanente pour tenter d'échapper à ses conséquences néfastes ? Comment n'importe quel anarchiste a-t-il pu finir par accepter de se balader *en permanence*, c'est-à-dire au-delà même de toute « nécessité » jugée incontournable (comme être joignable pour le boulot, par exemple) avec un micro et un GPS sur lui, s'exposant non seulement à des écoutes et un traçage inopportuns, mais aussi toute personne connue ou inconnue qui pénètre dans la cage aux barreaux invisibles qu'il trimbale dans sa poche ?

A la fin des années 90, un essai sorti de l'université avait déjà le mérite de saisir les caractéristiques du nouvel esprit : « *L'image du caméléon est tentante pour décrire le professionnel qui sait mener ses propres relations afin d'aller plus facilement vers les autres* », vu que « *l'adaptabilité est la clef d'accès à l'esprit de réseau* ». Voilà pourquoi « *dans un monde-réseau, l'être ambivalent est réaliste..., parce que les situations qu'il faut affronter sont elles-mêmes complexes et incertaines.* » Sans trop d'hypocrisie, était alors pointé le fait que cela équivalait au « *sacrifice de la personnalité, entendue au sens d'une manière d'être qui se manifesterait à travers des attitudes et des comportements identiques quelles que soient les circonstances.* » En somme, « *pour s'installer dans un monde de connexions, il faut se montrer suffisamment malléables.* » Et pour ceux qui n'accepteraient pas de le devenir ? Dans ce cas, aucun doute, « *la permanence, et,*

29/9, Borgo (France).  
En Corse, le haras d'une matonne de la prison est incendié sur sa propriété.

30/9, 23/9, Montereau-Fault-Yonne (France).  
En Seine-et-Marne, un véhicule technique appartenant à la mairie ainsi qu'un engin de chantier partent volontairement en fumée vers 22h dans le centre technique municipal.

## OCTOBRE 2020

1/10, Berlin (Allemagne).  
*Quelques chaotiques* revendiquent l'incendie de deux engins de chantier du projet en construction *The Elements*, en solidarité avec les lieux menacés d'expulsion.

3/10, Hambourg (Allemagne).  
Jets de pierres et de peinture contre le commissariat de Wentorf. en solidarité avec les *Trois du banc public* et le projet Liebig<sup>34</sup>. « *Liberté et bonheur pour tous et toutes !* » conclut le communiqué.

3/10, Berlin (Allemagne).  
Les vitrines d'une agence bancaire de la *Sparkasse* sont détruites en solidarité avec le projet Liebig<sup>34</sup>.

3/10, Calais (France).  
Dans le Nord, une centaine de migrants affrontent les flics venus empêcher l'installation d'un campement dans le quartier de Beau-Marais. Huit CRS blessés à coups de boîtes de conserves et de pierres.

5/10, Berlin (Allemagne).  
Des *Groupes autonomes contre l'Etat et le Capital* revendiquent l'incendie de l'entrée du tribunal de première instance à Tempelhof, notamment en

solidarité avec le Liebig<sup>34</sup>. Les dégâts sont limités.

5/10, Berlin (Allemagne).  
Une FRAZ (*Cellule Féministe-Révolutionnaire-Anarchiste*) revendique le sabotage de la voie ferroviaire passant par la Frankfurter Allee : câbles de signalisation incendiés. « *Force et amour pour tous/toutes les anarchistes et féministes persécutés/es, incarcérés/es et torturés/es.* »

6/10, Aubenas (France).  
En Ardèche, les bureaux de l'exploiteur étatique des forêts ONF sont incendiés dans la nuit. « *Courage à celles et ceux en prison pour leurs idées ou leurs actes* » conclut le communiqué.

6/10, Berlin (Allemagne).  
Deux véhicules de livraison d'Amazon sont incendiés en réponse à l'appel à l'action internationale avec le squat *Terra Incognita* de Thessalonique récemment expulsé.

6/10, Berlin (Allemagne).  
La permanence du parti SPD à Neukölln perd ses vitres en solidarité avec le Liebig<sup>34</sup>.

6/10, Rancon (France).  
En Haute-Vienne, un répartiteur téléphonique d'Orange ainsi que les équipements extérieurs du pylône de téléphonie mobile Free situé en face sont incendiés dans la nuit. « *Ondes antennes et satellites, colonisation de chaque cm<sup>2</sup>, virus technologiques, contamination du ciel, industrialisation du monde, c'est elle la vraie pandémie qui nous rend malade* » dit notamment la revendication.

7/10, Berlin (Allemagne).  
Vandalismes divers et variés contre un commissariat et ses véhicules en solidarité avec le Liebig<sup>34</sup>.

*surtout, la permanence de soi ou l'attachement durable à des «valeurs», sont critiquables en tant que rigidité incongrue, c'est-à-dire pathologique. Et, en fonction des contextes, en tant qu'inefficacité, mauvaise éducation, intolérance, incapacité à communiquer ».*

### **Le prix à payer**

Refuser la mentalité induite par la boîte métallique et son monde semble revenir à creuser sa propre tombe, en restant à l'écart et en passant à la trappe. Ne pas être connecté revient à être asocial, sombre, intolérant, rigide. Et nul doute que le prix à payer pour tenter de ne pas être engloutis par la marée haute de la technologie de « communication » va encore augmenter au fil des saisons et des années qui passent. Le fantôme-gardien est devenu si incontournable que soit on reste entre le peu de déserteurs et réfractaires qui refusent de se terroriser quotidiennement à coups d'appels et de messages, soit on se voit condamné à une solitude qui ressemble à ce qu'un compagnon chilien décrivait récemment comme celle qui va de pair avec une vie passée en clandestinité. Car au fond, peut-être s'agit-t-il bien d'une nouvelle forme de « clandestinité » à expérimenter : celle de se soustraire aux tentacules de la pieuvre technologique. Pas seulement, voire même pas tant pour échapper aux attentions malintentionnées de la machine répressive en uniforme et en toge, que pour combattre, pied à pied, la répression quotidienne, bien plus importante oserait-on dire, qu'est l'adaptation au nouveau monde cauchemardesque en marche. Priver la pieuvre de ses antennes et ses fibres optiques perdrait en effet beaucoup de sens si on laissait, sans combat, son venin pénétrer dans nos veines et dans celles de nos complices et proches.

« *L'homme ne peut construire à l'extérieur de lui-même ce qu'il n'a pas avant tout déjà conçu à l'intérieur de lui-même* », mettait en garde un poète rêveur de l'impossible. Pour faire surgir un monde sans autorité, il faut le concevoir. Pas le programmer, ni le schématiser ou le mesurer. Non, juste le concevoir, dans le double sens du mot : le penser, c'est le féconder. Mais pour concevoir un monde, il faut disposer en nous d'autre chose que du reflet de celui-ci. Et c'est précisément cet aspect de l'humain qui est à présent aussi la cible,



assaut après assaut, du monde technologisé. On ne peut combattre ce « nouvel humain », cet « homme nouveau », ce zombie flexible et connecté – et qui couve en chacune et chacun de nous – sans concevoir, en notre for intérieur et au sein de nos cercles affinitaires, un monde, un imaginaire, un rêve qui se distingue qualitativement du monde-cage dans lequel on est contraints de survivre. Cet imaginaire ne saurait rester cloisonné dans nos cerveaux et dans nos cœurs, sous peine de s’asphyxier de chagrin : il doit aussi envahir le réel. Au-delà des luttes à entreprendre, des actions à envisager, des conflits auxquels participer, ou plutôt, en intimité avec eux, c’est ici la question de l’éthique pratique qui se pose. Refuser autant que possible, et jusqu’à l’impossible, l’invasion de l’électronique, ne pas cultiver la dépendance aux outils technologiques, ne pas s’adapter à l’ère de l’instantané. Continuer à se saisir de l’encre sur papier qui peut ouvrir sur une autre chose qu’une morne reproduction de l’existant, s’appropriier le contenu de ces objets presque désuets qui prennent si vite la poussière du temps, pour enrichir sa propre unicité à l’expérience forcément limitée. Ne pas contribuer à l’appauvrissement du langage, ce créateur de mondes. Éviter le recours à la technologie pour résoudre des problèmes qui jusqu’à hier n’en avaient pas besoin. Refuser, au prix de paraître obsolètes, intraitables, irritants, le modèle du « nouvel humain » qui se généralise tout autour de nous.

Voilà un nouveau maquis, une nouvelle sorte de clandestinité, nécessaires pour lutter, agir et respirer, dans un monde entièrement connecté.



8/10, Pödelwitz (Allemagne).  
*La prochaine génération* met le feu au câble du poste de transformation qui alimente une mine de charbon. Les machines sont stoppées et les lumières éteintes. Une lutte est en cours contre l’agrandissement de la mine et les expulsions de villages qui s’en suivent. « *Chaque attaque contre le lobby du charbon est aussi une attaque contre l’État* » précise le communiqué.

8/10, Berlin (Allemagne).  
La veille de l’expulsion du Liebig<sup>34</sup>, un fourgon de la boîte immobilière *Vonovia* est détruit (Wedding), deux véhicules de *Vonovia* et de la société de logements *Degewo* sont incendiés (Friedrichsfeld), plus un véhicule du promoteur immobilier *Bonava* (encore ailleurs). D’autres véhicules d’entreprises et des voitures de luxe crament dans plusieurs quartiers. Enfin, vers 22h, une attaque incendiaire vise le chantier d’un ancien squat expulsé (le *Sabotgarden*), mené par l’entreprise *Vattenfall*, qui construit notamment des prisons en Allemagne. « *Amusez-vous bien et bonne nuit* », conclut la petite revendication solidaire avec le Liebig<sup>34</sup>.

13/10, Vescovato (France).  
En Corse, deux voitures appartenant à un couple de matons de la prison de Borgo sont incendiées dans la nuit devant leur domicile, portant à 10 le nombre de véhicules de gardiens de cette taule brûlés depuis juillet

# | Reparlons-en |

*Ce texte paru dans une revue italienne il y a plus de dix ans à l'heure où certains politiciens tentaient de relancer le nucléaire outre-Alpes, n'a rien perdu de son actualité, non seulement parce que l'atome est toujours présenté comme une solution optimale face au réchauffement climatique, mais aussi parce que les débats sur sa relance qu'il pouvait entraîner au sein de la lutte pour s'y opposer, rencontrent à présent d'étranges échos avec ceux concernant l'arrivée de la 5G.*

On pensait qu'on en entendrait plus parler. Mais, après tout, c'est à cela que servent les consultations populaires. Ou bien ? Oui, on avait peut-être nourri des illusions en pensant que le temps des hypothèses nucléaires était définitivement révolu. De Cheliabinsk (1957) à Tokaimura (1999), en passant par Three Mile Island (1979) et Tchernobyl (1986), les faits parlaient d'eux-mêmes. L'industrie nucléaire est l'exemple le plus extrême des conséquences désastreuses provoquées par le développement de la science, désormais soumise exclusivement aux impératifs de la politique et de l'économie, avec un total mépris pour la vie. Les catastrophes qui jalonnent son histoire démontrent sa nocivité absolue, et démentent toutes les assurances données à propos de sa "sûreté". Il n'existe pas, il ne peut pas exister de nucléaire sûr, propre, sans déchets toxiques et exempt de risques, de défaillances ou d'erreurs. Ceux qui chantent les merveilles des réacteurs de troisième ou quatrième génération, ceux qui exaltent une fusion nucléaire qui serait "plus sûre" que la fission, mentent en toute connaissance de cause ; ils savent qu'on ne croira leur bonne parole que jusqu'au prochain incident. Mais alors, comment est-il possible qu'on en revienne aujourd'hui en Italie à planifier l'utilisation de l'énergie atomique ?

Commençons par dire que le nucléaire a réussi à faire ce qu'aucun tyran n'est ja-

mais parvenu à réaliser : imposer sa domination pour au moins 24 000 ans (c'est la durée de vie moyenne du plutonium 239). Le futur de l'humanité, en admettant qu'il en ait un, ne pourra donc pas faire comme si ce cadeau empoisonné n'existait pas. Le nucléaire révèle et concentre un phénomène sans précédent dans le processus de destruction de la vie. L'existence de la planète n'a jamais été autant mise en cause que par cette fuite en avant du développement scientifique. Le nucléaire est incontrôlable, irréversible, irréparable. Il signe le point de non retour, celui qui, une fois dépassé, ne permet pas de revenir en arrière. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme ne s'est pas contenté d'utiliser la matière, de la modeler, il a pénétré à l'intérieur d'elle comme un Dieu qui prétend obéissance, fidélité, et admiration.

Le nucléaire n'est donc plus une option, un choix technique qu'on peut faire ou pas : c'est une réalité déjà (radio)active diffuse, dominante. A son omniprésence ici en Italie, il ne manque que la visibilité. La construction de nouvelles centrales atomiques sur notre territoire est ce que tentent à présent d'imposer ses défenseurs pour rendre concret ce qui est déjà présent dans l'air. Si l'on ne peut pas revenir en arrière, autant aller de l'avant. Pour réussir dans sa tentative, le lobby nucléariste a ouvert le feu de ses batteries médiatiques. Politiciens, scientifiques et administrateurs s'activent pour contaminer les

esprits. Au fond, il est inutile de s'opposer aux centrales atomiques ici en Italie, parce qu'il y en a déjà un bon nombre juste de l'autre côté des frontières. Après tout, on ne peut pas continuer à dépendre des approvisionnements de gaz russe. En fin de compte, mieux vaut être prévoyant, maintenant que les réserves de pétrole sont en voie d'épuisement. Soyons honnêtes, personne ne veut pâtir du froid et renoncer au confort de la vie moderne... Ces arguments n'ont-ils pas un air de déjà vu ? Ils sont pathétiques et défaitistes, à l'image de ceux à qui ils s'adressent. Voilà pourquoi certains nourrissent de folles espérances.

Bien que les accidents permanents aient démontré non pas une, mais cent fois, l'impossibilité de gérer le nucléaire, les gouvernements ne cessent pas pour autant d'exercer leur chantage à propos de la nécessité énergétique et économique des centrales atomiques. Tout comme ils présentent ceux qui s'y opposent comme des utopistes et des irresponsables. Cela servirait-il à quelque chose de rappeler à ceux qui nous accusent de vouloir retourner à l'âge de pierre que le paléolithique a marqué le début de l'humanité, tandis que le nucléaire risque d'en signer la fin ? Non, ce serait inutile. Le nucléaire est le fruit de la Raison d'État, qui voit aujourd'hui dans la domination de l'environnement un débouché industriel, ce qui le conduit à faire passer pour folles les préoccupations concernant la santé de la planète. C'est la même Raison qui donne comme exemple à suivre les centrales françaises qui, justement, ne peuvent pas cacher des accidents en chaîne survenus ces derniers temps. Le Roi est nu comme un ver mais n'en a pas honte. Dans son arrogance triomphante, il sait qu'aucun regard ne se portera sur lui, que personne n'aura de voix pour l'exposer à la risée publique.

Le nucléaire n'est pas une question énergétique, c'est une question politique. D'un point de vue strictement énergétique, ses coûts sont si élevés, ses risques sont si énormes, que la production s'en trouve découragée. D'un point de vue politique, le nucléaire est l'instrument de domination le plus formidable qui ait jamais existé. Quelle est en effet la conséquence pratique et immédiate d'avoir rendu possible un anéantissement général de l'humanité ? Celle de paralyser notre capacité d'imagination, celle de transformer la rage en panique, celle de nous faire nous cramponner à une réalité détestable, mais de laquelle nous sommes désormais devenus otages. L'État veut à tout prix recourir au nucléaire parce que, à travers son application, il souhaite se rendre omniprésent et éternel pour faire taire toute contestation possible.

Donnons quelques exemples. L'argument de la complexité de la question nucléaire sert à priver de parole une éventuelle critique, déclarée incompétente pour évaluer en connaissance de cause les données du problème, laissant ainsi la décision finale à la merci d'experts stipendiés par les différents ministères intéressés. Les impératifs de sécurité servent de prétexte aux autorités pour maintenir le secret sur une grande partie de leurs activités en la matière et pour imposer le respect de ce secret à tous les intéressés. Sachant que toute une région s'est insurgée il y a quelques années contre un centre de déchets prévu, sachant qu'en avril 2007 un de ces sondages si appréciés par le Palazzo [Elysée italien] a donné 80% d'avis contraires à l'énergie atomique, il n'est pas difficile de comprendre les raisons qui ont poussé en mai 2008 le gouvernement à étendre le "secret d'État" au nucléaire. Pour éviter de nouvelles mobilisations, ils pensent recourir à la tactique du fait accompli. Cela conduirait les individus à

une situation d'impuissance et de soumission considérable. Après avoir imposé les centrales atomiques avec leur lieu de production et de stockage, l'État resterait la seule force ayant la capacité et les moyens – sinon pour empêcher – au moins pour freiner leurs aléas et limiter leurs dégâts. C'est donc à lui qu'incomberait le rôle de veiller sur la sécurité de ces lieux, sans que quelqu'un puisse minimalement questionner les décisions prises.

De cette manière, l'Etat nucléaire, après avoir poussé l'humanité au bord du gouffre, a la prétention d'être le seul refuge sûr, le seul en mesure de faire face aux dangers dont il est lui-même la cause. En cas de catastrophe, que pourrait-on faire ? Qui aurait les moyens pour intervenir ? Toute réaction spontanée de solidarité et de réflexion critique serait par avance réduite à une participation citoyenne à un processus dont l'Etat reste le maître absolu. L'installation de centrales nucléaires sert donc principalement à renforcer le contrôle étatique sur la société, et à augmenter l'asservissement des individus.

C'est fatal : contre le nucléaire, toute forme de réalisme a les mains liées. Si le problème est de faire fonctionner jour et nuit les industries et de garder allumés des milliards d'appareils électroménagers, la solution la plus adéquate ne peut être que le nucléaire. Investissement pour investissement, pourquoi perdre son temps avec des sources renouvelables et propres qui ne feront au mieux qu'offrir une bouffée d'air à un monde dont le modèle de développement mène à une expansion frénétique ? Il est en effet évident que les besoins énergétiques dépendent de la structure de la société, c'est-à-dire de sa forme d'organisation, de sa façon de vivre. Avec le nucléaire, une civilisation comme la nôtre – capable d'ensanglanter la planète avec ses guerres, de s'entourer d'objets inutiles au point de

se trouver submergée de déchets qu'elle ne sait plus où mettre, de se nourrir avec des aliments génétiquement modifiés – a l'énergie qu'elle mérite.

A moins d'être des écologistes décérébrés, à l'image de ceux qui défendent comme une panacée l'interdiction dominicale des voitures pour résoudre la pollution atmosphérique, il est évident que la lutte contre le nucléaire serait banale si elle assumait qu'il s'agit d'une opposition à un choix technique erroné. Si notre objectif était uniquement de trouver une manière d'alimenter le monde dans lequel nous (sur)vivons, peut-être pourrions-nous même participer à la farandole du détail technique visant à démontrer que le recours au nucléaire n'est pas un choix obligé. Mais si nous sommes au contraire déterminés à stopper les apprentis sorciers qui jouent avec l'atome, si nous entendons faire obstacle à l'armée de gardiens qui s'apprête à grossir, nous devons alors avoir conscience de ce que cela comporte : le refus de la civilisation industrielle et marchande, de son organisation, de ses valeurs, de son style de vie.

En plus de l'espérer, il est facile de prévoir que la construction imminente de nouvelles " cathédrales du désert " ouvrira un nouveau cycle de luttes anti-nucléaires. Il est également prévisible que ces luttes attireront des nuées de vautours verts et rouges, désireux de se mettre en scène pour remonter sur le trône perdu où ils étaient perchés. Ils convoqueront des assemblées de citoyens, ils organiseront des tournées et les habituels rassemblements de protestation, ils prépareront des dossiers de contre-information illuminés par la clarté des chiffres, ils donneront l'espace et la parole à des experts alternatifs opposés à ceux des institutions. Toutes ces initiatives sont méritoires, inutile de le dire, parce qu'on ne peut pas méconnaître

l'importance d'élargir le plus possible la participation à cette lutte, de posséder des informations précises et correctes, de pouvoir contre-argumenter au coup par coup lorsqu'on nous balance le nucléaire comme une nécessité objective. Ceci dit, quelque chose d'autre est également fondamental, surtout pour ceux qui ont comme nous d'autres aspirations : se méfier de ceux qui (et ce sera la majorité) chercheront à déplacer la question nucléaire sur le terrain technique du manque de légitimité démocratique et de ce qui convient le mieux en matière énergétique/économique.

Comme on le disait déjà à l'époque, il n'est pas suffisant de proclamer *No Nuke*. Que ceux qui ne souhaitent pas constituer la nuance supplémentaire d'un sinistre arc-en-ciel [nom de la coalition de gauche entre Verts et Communistes] désormais terni ne l'oublie pas, et cultivent dès le départ leur différence, leur unicité, leur autonomie. Qu'ils sachent se caractériser par une pensée riche et articulée, exempte le plus possible de carcan idéologique mais aussi de flou opportuniste, pour laquelle les données techniques (facilement neutralisables par des expertises discordantes) demeurent au second plan et ne servent que d'humbles garnitures au plat principal. Qu'ils sachent se distinguer par des méthodes anti-politiques, visant à transformer les masses en individus conscients plutôt que les individus en masse à organiser, cherchant donc à décentraliser les cibles plutôt que les concentrer en un point unique. Qu'ils sachent respecter les attitudes de chacun, de ceux qui aiment la compagnie comme de ceux qui préfèrent la solitude, de ceux qui vont se réchauffer à la lumière du soleil comme de ceux qui vont se rafraîchir à la tombée de la nuit. Si le nucléaire est déjà partout, son opposition peut aussi se développer partout. Laissons les batailles démocratiques, la recherche du consensus et l'apo-

logie des sources renouvelables à d'autres. On s'en fiche. Approvisionner ce monde en énergie propre ne nous intéresse pas. Nous voulons en faire des ruines, définitivement, avant qu'il nous enfouisse sous ses déchets, ses ordres, ses fumées, ses lois, ses détritiques, ses morales, ses poisons, ses politiques. Comme le disait un vieux scientifique anarchiste : « *C'est une machine, vivante il est vrai, mais composée de rouages humains ; elle avance comme animée par une force aveugle. Pour l'arrêter, il faudra rien moins que la force collective et indomptable d'une révolution* ».

*Machete* n°3, novembre 2008  
(traduit de l'italien)

# Revue, livres & journaux

Mohamed Saïl, *l'étrange étranger. Ecrits d'un anarchiste kabyle*, ed. Lux (Canada), juillet 2020, 172 p.

Bien sûr, il n'y a aucune illusion à avoir sur le fait que cette anthologie d'articles – la plus large à ce jour – de l'anarchiste d'origine kabyle Mohamed Saïl (1894-1953), coordonnée par un universitaire et publiée chez un éditeur subventionné par le gouvernement canadien, ne sorte pas aujourd'hui de manière opportuniste pour appuyer l'idéologie décoloniale de son compilateur. Mais ce serait pourtant une erreur que de laisser la fougue de ce vieux compagnon à ce genre de crapules étatiques. Notamment parce que Mohamed Saïl, en infatigable agitateur qui avait rejoint le mouvement anarchiste en 1911 à l'âge de 17 ans en Algérie avant de s'insoumettre lors de la Grande boucherie mondiale et d'être interné pendant quatre ans, ne se payait pas de mots en sachant mêler plume acerbé et goût pour le combat.

Sur le premier aspect, on peut trouver ses articles dès les années 20 dans *Le Semeur*, le *Flambeau* (journal « des Groupes libertaires d'Afrique du Nord » édité à Alger), *l'Insurgé* ou *L'Anarchie*, avant d'animer sa propre publication dans la banlieue parisienne d'Aulnay-sous-Bois, *L'Éveil social* en 1932, qui fusionnera deux ans plus tard avec *Terre libre*, et sans oublier *Le Libertaire* d'après guerre. Membre de différentes organisations formelles aussi bien anarcho-syndicalistes (la CGT-SR puis la CNT-AIT) que libertaires (d'abord *l'Union Anarchiste* puis la *Fédération anarchiste*, avant de finir misérablement par appuyer le platformiste de Fontenis), il y pourfendait



inlassablement le colonialisme français en Algérie mais aussi le communiste d'État et son parti. Ses textes, qui se lisent encore agréablement aujourd'hui malgré leur aspect parfois essentialiste lorsqu'il aborde par exemple le « *tempérament libertaire et individualiste* » de la population Kabyle, sont souvent sans ambiguïté. « *Le fascisme italien n'est pas plus odieux que les méthodes de la colonisation employées par les fonctionnaires de la République française* » pouvait-il par exemple jeter en 1924 à la face des antifascistes indignés par l'arrivée de Mussolini au pouvoir, avec en tête l'idée que « *Français et Algériens n'ont qu'un ennemi : leur maître* » (1930), sans oublier de fustiger dans une célèbre adresse aux travailleurs algériens l'ensemble des charlatans du moment : « *républicains ou communistes, royalistes ou fanatiques des diverses religions, tous cherchent à vivre de la sueur de ton front et à te tenir dans l'esclavage* » (1935), en précisant dans un article suivant « *N'attendez rien d'Allah, les cieux sont vides, et les dieux n'ont été créés que pour servir l'exploitation et prêcher la résignation.* »

Des adresses toutes signées au nom du *Groupe anarchiste des indigènes algériens*, dont il ne cessera de dénoncer la condition, tant en Algérie à travers des illustrations historiques de la conquête française (viols, pillages et meurtres), que des conséquences du Code de l'Indigénat, les restrictions à l'émigration en métropole ou à l'occasion de la fête du Centenaire de la colonisation comme de l'Exposition coloniale de 1931, que dans les bidonvilles parisiens en dénonçant les razzias de CRS dans les camps de travailleurs algériens, « *trans-*

*position en France des méthodes racistes et colonialistes classiques en Algérie* » (1951). Quant aux communistes de parti, on retrouve tout au long des articles de Saïl non seulement divers épithètes dont on n’imagine plus aujourd’hui la portée sacrilège qu’ils pouvaient représenter pour ses adeptes de masse, allant de « *votre Führer Staline* » (1937) au « *pape Staline* » (1946), en passant par « *le tyran Staline qui fournit à l’Amérique le chrome et la manganèse des armes pour de futurs massacres* » (1951), et sans oublier non plus de rappeler les bagnards de l’opposition reclus dans les îles Solovetski (1924), ou de dynamiter un héros communiste de la Résistance comme Charles Tillon, ex-fondateur et commandant en chef des FTP, qui participa dès mai 1945 au massacre d’insurgés en tant que ministre de l’Air du gouvernement : « *le souvenir de 1945, où 10 000 fellahs tombèrent dans le Constantinois sous les balles du ministre de la Guerre Tillon condamne à jamais les jésuites rouges* » (1951).

Quant à l’aspect, disons plus pratique, des activités de Mohamed Saïl qui lui valurent de passer onze années de prison au cours de sa vie, elles méritent à leur tour d’être développées un tant soit peu, bien que moins présentes dans cette anthologie au-delà d’un résumé introductif. C’est ainsi qu’en plus de constituer un nouvel exemple d’anarchistes qui ont refusé de participer à la Première guerre mondiale au prix de l’enfermement, Saïl n’a pas pour autant hésité à prendre ou à défendre l’usage des armes au nom de liberté.

Fin 1931, il prit par exemple la défense de la compagne Marguerite Aspès, qui avait tiré le 18 décembre sur un flic entré dans un bureau de la Bourse du travail d’Alger (la balle se logeant malheureusement dans le plafond après avoir été détournée), ce qui lui valut une première embrouille avec les staliniens, puisque le

secrétaire du Parti communiste d’Alger avait alors déclaré : « *« Notre parti et aucun de ses militants n’ont rien à voir avec de pareilles gens contre lesquels nous luttons au même titre que contre les ennemis de la classe ouvrière. »* De même, accusé en 1932 d’incitation des militaires à la désobéissance, Mohamed Saïl précisa d’emblée avoir « *pris une position aussi nette que définitive contre le militarisme, le patriotisme et l’étatisme* » depuis sa propre insoumission de 1914, et en profitera également pour écrire une très belle *Réponse au Secours rouge* afin de refuser son soutien : « *Que le Secours rouge sache bien que, anarchiste convaincu, je ne tolérerai jamais que ma défense soit prise par les enfants de chœur du fascisme rouge qui sévit en Russie... Avec moi, toutes les victimes des dictatures et de l’autorité se dresseront à crier : “A bas toutes les prisons de la terre ! Que sur leurs ruines, un jour, s’élève, radieuse et triomphante, l’Anarchie !”* » (1933). Il sera bien entendu dénoncé en retour comme un provocateur par le journal *l’Humanité*, l’accusant en outre de s’être promené à Vincennes avec une pancarte sur laquelle était inscrit « *Ravachol partout !* »

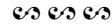
Par la suite, tout au long de l’année 1934 au sein du *Groupe anarchiste des indigènes algériens*, Saïl s’évertua non seulement à contrer le recrutement de travailleurs algériens par les ligues fascistes qui s’en servaient parfois comme de supplétifs, monta des groupes d’émigrés pour ne pas laisser la rue aux Croix-de-Feu en les affrontant physiquement, et sera également des 2000 Algériens qui montèrent des barricades dans l’Est parisien pour s’opposer au coup d’Etat des ligues fascistes de février 1934. Arrêté le 4 avril suivant après un meeting antifasciste à l’adresse des travailleurs nord-africains, où il avait pris la parole, la police retrouva des armes chez lui, ce qui lui valut un nouveau séjour derrière les barreaux.

A l'été 1936, dès les débuts de la Révolution espagnole, Saïl rejoignit également sans hésiter la colonne Durruti, dont il devint délégué du Groupe international, et mena l'offensive sur Quinto. Dans une lettre d'octobre envoyée depuis le front de Saragossa et signée « *Saïl Mohamed, sans grade ni matricule, comme tous ses camarades* », il se prononça clairement contre la militarisation des milices. Blessé au bras le 21 novembre par une balle explosive près des lignes franquistes alors qu'il effectuait une mission de reconnaissance, il sera hospitalisé à Barcelone puis rentrera en France en janvier 1937, devant définitivement y abandonner son métier de chauffeur-mécanicien, pour devenir réparateur de faïences.

En septembre 1938, pour avoir distribué des tracts contre la guerre, il sera condamné à dix-huit mois de prison, et idem en 1939 pour le même motif. Après une brève incarcération au camp de Riom (Cantal) en 1941, le reste de la guerre se déroula pour lui dans la fabrication de faux-papiers pour les personnes traquées et recherchées, avant de reconstituer le groupe d'Aulnay-sous-Bois de la *Fédération anarchiste* en 1945.

Mohand Amezian ben Ameziane Saïl, dit Mohamed Saïl, est mort en avril 1953, quelques mois avant le début d'une insurrection –certes d'une autre couleur– qu'il appelait de ses vœux. Cela lui aura au moins épargné de voir son rêve immédiat d'une Algérie libertaire brisé, lui qui resta d'un optimisme farouche jusque dans les derniers textes de cette anthologie : « *Je me refuse à croire que des guignols nationalistes puissent devenir un jour ministres ou sultans dans le dessein de soumettre ce peuple, rebelle par tempérament... La grande masse des travailleurs kabyles sait qu'un gouvernement musulman, à la fois religieux et politique, ne peut revêtir qu'un caractère féodal* » (1951). Et comme on sait que l'histoire n'est jamais

finie, (re)découvrir à présent le combat de Saïl ne peut qu'être réjouissant non pas pour les seuls anticolonialistes, mais pour tous ceux qui ne veulent ni maîtres ni valets. ■



E.M. Forster, **La machine s'arrête**, ed. L'échappée (Paris), septembre 2020, 112 p.

Sortie une première fois en 2014 par une petite maison d'édition et vite épuisée, on peut dire que la réédition de cette nouvelle d'anticipation anglaise de 1909 qui précède les célèbres ouvrages de Huxley et Orwell tombe à point nommé. Non pas que nous soyons admirateurs de cet auteur qui a signé quelques succès dans les années 10 et 20 du siècle précédent, mais parce que cette œuvre de jeunesse d'un auteur né en 1879 et qui avait vu le monde se transformer radicalement autour de lui avec les ravages de l'industrialisation, résonne à présent d'une étrange actualité.

Au-delà de son titre qui annonce la couleur, *The Machine Stops*, il s'agit pour Forster d'explorer un monde où les humains vivant sous-terre dans des cellules hexagonales et communiquant à travers de petites plaques bleues après avoir détruit la nature ont confié l'ensemble de leurs besoins à la Machine, qui d'instrument au service de l'être humain en est devenu le dieu-maître auquel adresser ses prières. Si on ne va pas vous dévoiler la suite ni l'intrigue fort recommandable, on peut par contre en livrer ici le ton : « *Sous les mers, sous les racines des montagnes, couraient les câbles par lesquels ils voyaient et entendaient, ces yeux et ces oreilles immenses qui constituaient leur héritage. Le vrombissement de tant de rouages revêtait leurs pensées d'un même uniforme de servilité. Seuls les anciens et les souffrants continuaient à se montrer ingrats...* » ■

